

Genèse 12, 1 – 3
Exode 14, 15 – 22
Galates 5, 13 – 14
Du Bellay, Heureux qui, comme Ulysse...

Dimanche 13 septembre 2020

Depuis la fin juin nous sommes sans pasteur. Etienne a quitté le poste pastoral de Saumur pour poursuivre son ministère que nous lui souhaitons long et fécond en région parisienne, dans la paroisse de Rueil-Malmaison et Nanterre. Pendant sept ans, il a animé notre Eglise et nous nous sommes largement reposés sur lui, comptant sur son charisme et son rayonnement.

Nous le savons, lorsque quelqu'un nous quitte, le vide provoqué par son absence nous semble impossible à combler. Et c'est vrai dans la mesure où les relations humaines, d'amitié, d'affections liées à cette personne, à ses dons, à ses qualités et à ses défauts, sont uniques. Et en ce sens, il serait faux de chercher leur reproduction dans quelque autre personne. Cependant nous sommes placés devant un choix.

Nous allons subir au moins une année de vacance pastorale. Dans cette perspective, je vous propose de méditer ce matin sur deux façons de concevoir la vie, que ce soit notre vie personnelle ou la vie de l'Eglise, à travers deux personnages célèbres, Ulysse et Abraham.

Commençons par Ulysse. L'Odyssée commence ainsi : « *raconte-moi, ô Muse, le héros astucieux qui après avoir détruit la ville sainte de Troie, a erré longuement. Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connu leur esprit. Celui qui sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens* ». (Chant 1).

Après avoir satisfait son désir d'aventure et abreuvé sa soif d'expériences nouvelles, après tant de victoires mais aussi tant de défaites et de déceptions, fatigué et rongé par la nostalgie, Ulysse décide de prendre sa retraite et de rentrer à la maison, de retourner dans son île d'Ithaque, chez lui, chez Pénélope.

Les risques, les dangers qu'il doit affronter sont nombreux, mais l'attendent une famille, une patrie où retrouver la paix, la sérénité d'une vie normale.

En réalité, vous le savez, le retour se révèle tout aussi amer et dramatique : « *Ulysse s'éveillait de son premier sommeil sur la terre natale, mais sans la reconnaître après la longue absence... Devant ses yeux tout n'était que sites étrangers, les mouillages des ports, les rochers inaccessibles, les sentiers en lacets et les arbres touffus.*

Brusquement relevé, debout, il contemplait le pays de ses pères... Il se prit à gémir et, du plat de ses mains se frappant les deux cuisses, il eut un cri d'angoisse :

– *Quel est donc ce pays ? Hélas ! Chez quels mortels suis-je enfin revenu ?...*
» (Chant 13).

Tout semblait changé au roi d'Ithaque. Ulysse ne reconnaît plus les lieux qui lui avaient été familiers. Après une absence de 19 années, Ulysse ne retrouve plus l'Ithaque de ses rêves et de ses souvenirs.

D'autant plus que, maintenant il devra partager sa terre avec un autre peuple, arrivé pendant son absence, et qui s'est emparé de son royaume. Il lui faudra des années d'une lutte âpre pour exterminer les usurpateurs et entrer en possession de ce qui lui appartenait. Le chant 22 de l'Odyssée décrit la terrible scène de la vengeance et du massacre des Achéens. Les déesses Pallas et Athéna sont aux côtés d'Ulysse et l'incitent au massacre. La vengeance revêt ainsi les traits de la justice et du droit.

Est-ce le modèle à imiter ? Comme nous le dit le poème de Du Bellay, Ulysse finalement n'aspire qu'à revenir à son point de départ, à retrouver ses habitudes et sa routine..

S'agit-il de conserver le souvenir et de le faire revivre ?

Abraham, lui, part vers un pays qu'il ne connaît pas, en laissant définitivement derrière lui « son pays, ses parents et la maison de son père » pour aller dans le pays que Dieu lui indiquera. Abraham ne sait pas où il va, mais il sait ce qu'il laisse.

Il part, non pas par amour de l'aventure, mais pour répondre à une vocation, à un appel. Abraham n'avait pas du tout envie de partir, de tout laisser pour s'ouvrir aux horizons que Dieu lui indiquerait.

Abandonner sa patrie et rompre les liens ancestraux est pour l'homme de cette époque une proposition incongrue, cruelle. Et Abraham part sur de nouveaux chemins, en une rupture radicale avec ses liens culturels, familiaux, religieux. Il est précipité dans l'incertitude, dans l'inconnu mais dans une pleine confiance en Dieu. C'est cela la foi : un chemin risqué, guidé et balisé par l'amour de Dieu pour nous.

C'est facile à dire, plus difficile à vivre lorsqu'il faut abandonner le terrain de nos habitudes, se prendre en charge, se remettre en question pour ne pas nous convaincre que nous sommes arrivés et nous asseoir sur notre petite certitude.

C'est ce qui arrive aux descendants d'Abraham. Le peuple, maintenant guidé par Moïse, progresse vers le pays que Dieu lui indiquera.

Ce n'est pas un parcours marqué par des aventures exaltantes et par des expériences nouvelles et excitantes, mais par des tentations qui risquent de faire échouer sa mission.

Ainsi Dieu invite le peuple à entrer, sans hésitation, dans les eaux de la Mer Rouge. La situation est dramatique : derrière eux piétinent les troupes de Pharaon qui veulent les détruire. Devant eux, la mer sombre et menaçante. Et voilà la tentation en forme de nostalgie du passé : « il valait mieux pour nous servir les Egyptiens ».

Dieu intervient et les encourage à poursuivre leur chemin : « N'ayez pas peur, continuez et vous verrez le salut que le Seigneur accomplira pour vous aujourd'hui ».

Dieu intervient, la mer se retire, le peuple la traverse et atteint l'autre rive sauf et au sec. La marche vers l'avenir reprend.

Cependant la tentation de se prosterner devant le « veau d'or », de céder à la séduction de l'argent, des pouvoirs, de la guerre, de l'idolâtrie ne le quittera pas pourvu qu'il ait en échange des sécurités, des bénéfices. En cela tous les pharaons de service se révèlent très habiles.

Et Dieu se met en colère, menace même de détruire son peuple, mais Dieu se repent.

Et c'est le pardon. Le pardon nous met en mesure d'aller vers l'avenir, de marcher vers le pays que Dieu nous indiquera.

De nouveau, le peuple a la nostalgie des marmites pleines de viande que l'esclavage lui offrait à satiété. Condition meilleure que de continuer à avancer dans l'incertitude et la précarité. Il trouve le prix de sa liberté trop élevé.

Et voilà le don inattendu de la manne, la surprise de la part du Dieu de chaque jour qui donne à son peuple des énergies nouvelles et renouvelle la confiance pour poursuivre la route.

Toute la vie de Jésus a été une Pâque, un aller ailleurs, une tension vers l'avenir, un passer outre, jusqu'à la croix, pour faire exploser la vie dans l'espace de la mort, la liberté dans l'espace de l'esclavage.

Une Parole et une action qui sont parvenues jusqu'à nous à travers une foule de témoins, qui nous a été dite et redite par notre pasteur. C'est sa mission, c'est aussi la nôtre, à chacun de nous. C'est pourquoi il vaut mieux conserver dans notre cœur, non pas le souvenir, mais la trace, gravée jour après jour, par celui qui est parti vers d'autres horizons.

La Parole de Dieu est en effet un défi à aller de l'avant, à passer outre voire à transgresser, à franchir les frontières, souvent très étroites de nos recoins confessionnels, culturels, politiques, économiques, raciaux même. C'est notre liberté.

Passer outre, risquer, nous battre, avoir comme but l'avenir pour voir ce que Dieu est en train de préparer et d'accomplir pour l'humanité. Accompagnés par la promesse de Dieu de nous faire sortir plus vivants qu'avant des eaux les plus profondes et les plus menaçantes, plus libres qu'avant de la tentation de l'idolâtrie.

C'est pourquoi il nous faut, nous aussi, aller de l'avant. A une époque où tout est mis sur le même plan, dans une indifférence générale et généralisée, où les espaces laissés par l'absence de rêves, de projets, d'espérance sont immédiatement occupés par des idéologies perverses, sauvages et violentes nous ne pouvons pas, nous n'avons pas le droit de nous y résigner ou de nous replier sur nous-mêmes et sur nos intérêts en conservant par devers nous, sous cellophane et dans la naphtaline, le formidable pouvoir de contestation et de libération de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ.

David Turoid nous dit : « quand un peuple est indifférent, alors les dictatures surgissent et l'humanité devient un troupeau seul, juste une multitude, sans

visage ; alors le bien est égal au mal, le sacré au profane et l'amour n'est que plaisir, la liberté qu'un poids ».

Voilà pourquoi notre modèle de vie n'est pas Ulysse, mais Abraham.

Cela veut dire sortir, avec l'aide de Dieu, de la résignation, de la nostalgie du passé, ou encore de la tentation d'employer notre vie dans la recherche de sensations fortes ou d'expériences nouvelles à tout prix.

Sortir pour devenir acteurs de la fraternité universelle, témoins de l'amour de Dieu qui appelle sans cesse à la vie.

Pour cette année de vacance pastorale, qui commence, et au-delà, nous devons être prêts à reprendre la marche, prêts à changer. Nous n'avons pas à être des superhéros, nous avons seulement à être des témoins qui, jour après jour, reçoivent de Dieu la liberté de marcher, confiants, vers l'avenir qu'il nous indiquera.

Amen.

Heureux, qui, comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquist la toison,
Et puis est revenu plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée ? Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux.
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine

Plus mon Loir gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que la mont Palatin.
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay
Les Regrets, 1554